

Brimborions

Un fragment, un éclat peut-il révéler la beauté du monde ? Certains hommes marchent et trouvent des trésors, à même le sol ou parfois dans les airs, l'eau, la lumière, les ténèbres... Des trésors infimes, intimes, inestimables, non négociables qui illuminent leur vie. De la poésie à l'état pur ? Jean Prod'hom, né en 1955 à Lausanne, collectionne ce qu'il appelle des brimborions (étymologiquement prières mal prononcées) ou encore tessons. Morceaux de terre cuite, débris de vaisselle, roulés, érodés par les éléments : eau, air, soleil. De singuliers objets, vestiges dérisoires, pathétiques de l'usure du temps. « Éléments d'un curieux trésor, que la mer a déversés puis repris, brassés, lavés, limés, ils se font en se défaisant. » À la fois leçon de choses, répertoire-inventaire, carnet intime, carnet de voyage, essai poétique, philosophique, l'ouvrage met en écho quarante-cinq textes courts et de superbes photographies très colorées d'éclats présentant craquelures, lignes, formes, dessins, lettrages... « Des motifs qui dépassent l'imagination, à mi-chemin du fatras industriel et de l'épure. Un profil ou un pétale, un masque, des rideaux entrouverts ou une droite qui s'égare, un bout de ciel. » Les textes évoquent découverte des objets, lieux, collectes, classement, rangement dans des casses d'imprimerie, personnes rencontrées, échanges..., citent Ramuz, Trassard, Perec, Pasolini, Dhôtel, Jaccottet. Parcourent nombre de plages, de la Bretagne, à la Méditerranée via la Norvège, les îles Lofoten... Mais aussi les rives du Léman et de rivières de Franche-Comté. L'écriture fine, incisive, elliptique, se fait souvent solaire, charnelle même et entame un superbe dialogue avec un au-delà de la matière.

Dominique Aussenac

TESSONS DE JEAN PROD'HOM
Éditions d'autre part, 156 pages, 25 €



Survivance de Lenz

En 2013, Marseille avait occupé Sylvain Maestraggi. Il l'avait donnée à voir dans des fragments prosaïques où, pourtant, quelque chose venait y faire une minuscule aura : tache de lumière rase parmi des cagettes et des plastiques bleus froissés par le vent, silhouettes saisies, angle mort de rue... C'est vers Waldersbach, en Alsace, au cœur du massif des Vosges, dans la vallée de la Chirgoutte, que le photographe décide cette fois de se tourner avec ce livre éponyme, animé par une curiosité liée au récit que fit Büchner de son évocation du poète Lenz, Waldersbach étant le point de départ de son errance et de sa fuite. La fascination exercée par les *Wandern*, « errance à travers la nature, chère au romantisme allemand, qui trouve son expression dans les tableaux de Caspar David Friedrich ou dans la musique de Franz Schubert », trouve sa justesse, et son détachement de toute nostalgie, par l'attention que Sylvain Maestraggi porte aux paysages, lesquels laissent remonter au sein de ses images le lent dépôt invisible de l'empreinte laissée par Lenz. Force *auratique*, peut-être, qui,

dans le silence des paysages, face au temple où Lenz s'exalta devant le Pasteur Oberlin, dans les rues où il passa comme une ombre, tremble à la surface de notre propre temps.

Büchner, en 1835, exilé à Strasbourg, fuit un mandat d'arrêt pour trahison (il fréquente des organisations clandestines républicaines marquées par les idées les plus radicales de la Révolution française). Il apprend, alors qu'il vient de terminer *La Mort de Danton*, que le Pasteur Oberlin aurait consigné dans un journal le passage à Waldersbach du poète allemand Lenz (1751), lequel s'y rendit à pied, via Strasbourg, un 20 janvier 1777... Büchner, à travers son *Lenz*, cerne l'ossature nerveuse de ce départ (« *Le 20 janvier, Lenz partit dans la montagne.* »), et déplace pour jamais, par ce bref récit de 50 pages (dont quelques passages sont ici reproduits), le curseur de la littérature moderne.

Ce moment, qui ouvre littéralement le sujet à sa propre comparaison, les photographies de Sylvain Maestraggi, qu'elles soient en noir et blanc ou en couleur, en sont le dépôt presque impassible, comme si la patience du retour qu'elles purent faire sur leur sujet (Waldersbach, Lenz) en était le relevé ralenti, loin de toute ostentation. Amas de roche en cascade couverte de gel et de neige, bâche jetée sur un tas de bois, rousseur des pâturages après le dégel, triangle de la façade du temple, comme ouvert sur l'adorable bleu dur de son ciel versé, vert tendre des mousses au pied d'un tronc : l'ensemble suit la silhouette, lointaine et ici rêvée, de ce que chacun (d'Oberlin à Büchner jusqu'à nous) entend de la ligne de fuite muette de Lenz.

Emmanuel Laugier

WALDESBACH

Photographies et texte de Sylvain Maestraggi
Postface de Jean-Christophe Bailly
L'Astrée rugueuse, 132 pages, 32 €

